

Les nazis exaspérés massacrent des groupes d'habitants

APRES l'extermination du maquis de Ronquerolles, les ultimes combats de la Libération se déroulent sur un fond sanglant de tragédies, d'exécutions sommaires, de prises d'otages ou de véritables massacres. L'ennemi, contraint à la retraite et aux abois, déchaîne, en effet, sa sauvagerie.

Le premier de ces faits va se dérouler à Trié-Château, petite commune de l'Oise, limitrophe du Val-d'Oise. En effet, à la mi-août 1944 — deux mois après l'affaire de la forêt de Ronquerolles —, Kléber Dauchel, chef de détachement F.T.P. « Patrie », avait entrepris d'organiser un nouveau maquis dans cette région, sous l'apparence fictive d'un campement de bûcherons et de charbonniers. Entré en relations avec le maire de la commune qui donna son accord au projet et par l'entremise de l'instituteur du village nommé Lemaire, il obtenait d'un cultivateur de l'endroit, Pierre Lebourgeois, l'autorisation de faire camper un détachement précurseur de 6 francs-tireurs sur le terrain de sa propriété, dite « la ferme des Kroumris », exploitation isolée à la lisière d'un bois. Mais, ce commando composé du chef de groupe Louis Leclère, Robert Tilloloy, Marcel Tilloloy, Georges Rayer, Roland Maurenci, Fernand Duirat, a à peine le temps de s'installer que, dès le 14 août au matin, l'alerte est donnée.

Une file de camions est aperçue dans la plaine d'où descendent des soldats : c'est un bataillon entier allemand, venu vraisemblablement de Beauvais, qui cerne rapidement la ferme et ses alentours. En hâte, les F.T.P. dissimulent leurs armes sous la paille et tentent de s'échapper par un chemin traversant le bois en direction de Trié-Château. Mais, la boucle est déjà fermée et les partisans se trouvent en face des soldats, échelonnés de dix mètres en dix mètres, qui les forcent à mettre les mains en l'air et les font prisonniers. En même temps, on entend une fusillade et des cris : ce sont les nazis qui, ayant sans doute découvert les armes cachées sous la paille, viennent de fusiller le propriétaire des lieux en présence de sa femme et de sa fille âgée d'une dizaine d'années ainsi que les deux employés agricoles — l'un Jean Bouvrie, de Boran, réfractaire au S.T.O., l'autre André Vigneron, évadé d'Alsace —, avant de mettre le feu aux bâtiments de la ferme qui furent calcinés. Se voyant perdu, Louis Leclère cria à ses camarades de s'enfuir puis, dans un sursaut désespéré, se jette sur

Se voyant perdu, Louis Leclère se jette sur un officier allemand en criant à ses camarades de s'enfuir

un officier allemand qu'il saisit à la gorge mais il est aussitôt abattu d'une balle par l'un des soldats. Laurence Roland, de son côté, n'a pu bouger car il est tenu en respect par la mitrailleuse d'un Allemand. Les autres partisans tentent de s'échapper au pas de course dans la plaine mais les ennemis, de plus en plus nombreux, tirent à vue : les frères Tilloloy et Rayer tombent, foudroyés par les balles à quelques dizaines de mètres de là et leurs corps seront transportés par les hommes de la Wehrmacht puis jetés dans les flammes qui embrasent la ferme, avec ceux du fermier et des illicites commis. Seuls Fernand Duirat réussit à échapper au carnage, grâce à son extraordinaire sang-froid.

S'enfuyant vers le bois, il est poursuivi par un soldat ennemi mais celui-ci fait une chute en voulant franchir une barrière et tombe en lâchant son fusil ; Duirat revient sur ses pas, se saisit de l'arme et tue l'Allemand, d'une balle à bout portant, avant de reprendre sa course. Surgit un second Allemand qui tiraille au jugé à travers le feuillage mais manque sa cible ; calme-

ment Duirat réarme son fusil et abat ce nouvel adversaire qui s'écroule ; puis après s'être débarrassé de l'arme qui le gêne, s'enfonce dans la forêt où il se cache pendant plusieurs heures au milieu des taillis, saignant des blessures reçues pendant sa course où il a été foudroyé par les roches. Voyant enfin les nazis se rassembler au commandement et se retirer en bon ordre, il tente de sortir du bois mais il tombe sur

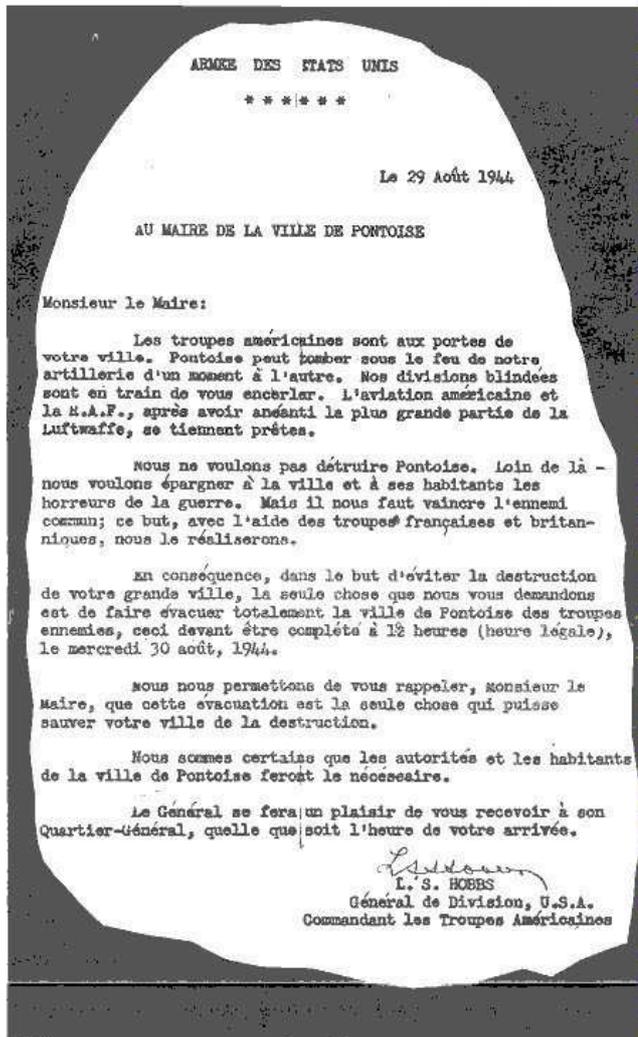
Le 12 août à Domont, les nazis lancent de terribles représailles

un Allemand retardataire qui le met en joue. Duirat lève les bras et marche vers la double clôture de fils de fer barbelés qui ceinture le pré avoisinant ; il franchit la première clôture et, appuyant du pied sur le fil du bas, fait signe à son adversaire de passer, en un geste de courtoisie. L'Allemand, après avoir hésité un instant, obtempère mais à peine est-il habillé que Duirat se jette sur lui, le fait tomber à terre et prend à nouveau la fuite par un chemin creux. L'Allemand s'étant relevé tira plusieurs coups de feu en direction de notre partisan qui, atteint d'une balle à l'épaule, réussit néanmoins à gagner, après une course de plusieurs kilomètres, une ferme de Trie-la-Ville où il sera soigné et d'où il sera évacué sur une motocyclette vers Chambly, par Dauchel et Hédin, immédiatement alertés et accourus sur les lieux.

Presque exactement dans le même temps, d'autres événements tragiques se déroulent dans les forêts de L'Isle-Adam et de Montmorency, notamment à Nerville-la-Forêt, puis à Domont. Cette région est infestée d'Allemands et la Résistance y est active, multipliant les attentats et coups de mains. A noter qu'à Nerville, le P.C. de William Lapierre, chef d'état-major de Philippe Viannay est installé dans une maison à double issue située rue Saint-Claude, au bas de la grande côte du Pilon, tandis que la fameuse Rotaprint de « Défense de France » se trouve placée dans la ferme de M. André Commelin, chef de groupe des F.F.I. de la région nord, où elle sort à imprimer le journal, des tracts et des brassards F.F.I. D'autre part, la tension est vive à Domont où un poste de surveillance allemand a été installé depuis qu'un groupe de jeunes maquisards domontois a stoppé sur la route de Domont à Montmorency, pendant huit heures, un important convoi militaire ennemi venant de Belgique et se dirigeant vers la Normandie, en posant sur la route des « planchettes à clous » et en coupant toutes les liaisons téléphoniques.

Le 12 août, toujours à Domont, un franc-tireur isolé tire sur une motocyclette allemande blessant, légèrement d'ailleurs, le motocycliste et le capitaine nazi Wetterhem. Les représailles commencent alors.

Des barrages sont installés sur toutes les routes. Un groupe de trois hommes — Maurice Cotty, Eugène Duhamel et Henri Morlet — est arrêté par l'un des barrages au lieu dit « Les Quatre-Chênes ». Cotty parvient à se faire libérer en exhibant le laissez-passer qu'il possède en raison de sa profession. Mais il n'en est pas de même des deux autres qui, pris comme otages, furent immédiatement fusillés sur place. Déchainés, les militaires tirent sur tout ce qui leur apparaît suspect. Un groupe d'enfants, venus à vélo de Domont pour éteindre un feu de broussailles à la lisière de la



forêt, voient surgir les soldats casqués ; ils prennent peur et s'enfuient mais la soldatesque ouvre le feu au fusil-mitrailleur. Robert Meunier, un enfant du pays, s'écroule criblé de balles. Il avait 15 ans. « Le soir-même de cette journée, M. Arroudeau — qui était le parrain du malheureux Duhamel — ignorant, sans doute, ce qui se passait sur cette route, allait à la recherche de son épouse, lorsqu'il fut à son tour pris et fusillé sur place. Sa femme survécut peu après et compréhenant ce qui s'était passé, en voyant la dépouille de son mari, ne put s'empêcher de crier « Assas-tus ! » à la face des Allemands. Une grenade lui fit aussitôt éclater la tête (Récit de Maurice Cotty, ancien maire-adjoint de Domont — Archives A.N.A.C.R.).

Trois jours après, soit le 15 août, les Allemands poursuivirent leurs sanglantes représailles. Aux premières heures de l'après-midi, un commando spécial de la section IV de l'Abwehr, conduit par le comte Alexandre de Kreutz, alias Wagner, sonderführer à cette organisation, Gustav Sihnof, le hauptsturmführer Herbert, les sturmsharführer Rudolf W. Einberger et Rudolf Kurtz ainsi que le sinistre Ernst Heinrichson se rendait à la gare de Pantin et faisait extraire d'un convoi de déportés en

Le 15 août, une autre tragédie se déroule à Nerville

instance de départ pour l'Allemagne, le colonel André Rondenay, arrêté au mois de juillet précédé par l'Abwehr, ainsi que quatre de ses compagnons de la France Libre qui avaient été appréhendés quelques jours auparavant : Louis Lebaube — André

Baude — Roger Claye — Alain de Beaufort. Tous les cinq étaient aussitôt conduits en automobile jusqu'à la clairière des « Quatre-Chênes » de Domont et massacrés séance tenante. Les corps étaient laissés sur place, tandis que la Feldgendarmarie d'Enghien-les-Bains recevait l'ordre de les faire ensevelir. « A leur retour, les auteurs de ce quintuple meurtre se réunissaient rue des Saussaies à Paris pour y sabler la champagne, conformément à une coutume alors en usage dans la police allemande et qui portait le nom significatif de « banquet du bourreau ». Le maire de la commune de Domont qui s'était rendu sur place dès qu'il eut connaissance des faits, constata que les corps portaient de nombreuses traces de balles. L'un d'eux avait le ventre ouvert, vraisemblablement à la suite d'un coup de baïonnette, un autre présentait des traces de coups aux jambes, deux se tenaient par la main, avec des traces de menottes très apparentes. Le corps de Rondenay qui a pu être identifié immédiatement grâce aux papiers trouvés sur lui était à une vingtaine de mètres plus loin. Il avait été atteint dans le dos, probablement en cherchant à s'échapper.

Ce même jour mardi 15 août 1944, à quelques kilomètres de là, une autre tragédie se déroulait à Nerville-la-Forêt où se trouvent installés le P.C. provisoire de William Lapierre, chef d'état-major de « Défense de la France » et son imprimerie clandestine. Elle trouve son origine, semble-t-il, dans le fait que, l'avant-veille et au cours d'une attaque dans la forêt de L'Isle-Adam, un groupe de maquisards a fait deux prisonniers allemands et les a amenés à Nerville. Faut-il les exécuter comme une implacable logique le commanderait ? Les partisans ne s'y décidèrent pas et, dans leur souci d'humanité se résolvent à conduire les captifs en camionnette à 80 km de cet endroit, puis à les abandonner en rase campagne, les yeux bandés. Mais les deux prisonniers, après avoir rejoint leur corps, ont pu garder les souvenirs assez précis pour permettre à nos ennemis de connaître le lieu de leur capture. Quoi qu'il en soit, le surlendemain, un